

Le Livre Français pendant la Grande Guerre

(Suite)

ŒUVRES D'ENSEMBLE.

Il est impossible de résumer ici, ou même de citer, parmi les onze cent livres sur la guerre, toutes les œuvres dignes d'être lues et méditées. Cette guerre qui est bien loin encore d'avoir porté ses conséquences littéraires a déjà fait lever trop d'idées pour que nous puissions concevoir l'ambition d'en réaliser la synthèse en cette courte étude.

L'esprit français a toujours eu le goût des grands horizons. Mettre cette guerre à sa place dans l'histoire, retrouver sous le désordre et le tumulte des combats la logique des causes, tel fut le noble dessein de M. Hanotaux commençant l'histoire de la guerre, de M. Gauvain, étudiant les Origines de la Guerre européenne, de M. Bainville, dans l'histoire de deux peuples, dans la Guerre et l'Italie deux œuvres où se rencontrent de belles idées.

En dépit de toutes les difficultés matérielles qui ont causé une forte perturbation dans l'industrie du Livre, celle-ci s'est maintenue à la hauteur de sa tâche; bien plus, elle a fait montre de désintéressement et de générosité, pour assurer l'existence littéraire et scientifique de la nation.

En dépit de toutes les difficultés matérielles qui ont causé une forte perturbation dans l'industrie du Livre, celle-ci s'est maintenue à la hauteur de sa tâche; bien plus, elle a fait montre de désintéressement et de générosité, pour assurer l'existence littéraire et scientifique de la nation.

En dépit de toutes les difficultés matérielles qui ont causé une forte perturbation dans l'industrie du Livre, celle-ci s'est maintenue à la hauteur de sa tâche; bien plus, elle a fait montre de désintéressement et de générosité, pour assurer l'existence littéraire et scientifique de la nation.

En dépit de toutes les difficultés matérielles qui ont causé une forte perturbation dans l'industrie du Livre, celle-ci s'est maintenue à la hauteur de sa tâche; bien plus, elle a fait montre de désintéressement et de générosité, pour assurer l'existence littéraire et scientifique de la nation.

Table with 5 columns: Year (1914), Jan, Fev, Avr, Mai. Rows: Livres nouveaux, Ed. nouvelles.

Malgré la guerre et les conditions d'improvisation qui lui furent imposées, l'industrie du livre s'est présentée dans des conditions très favorables à l'exposition de San-Francisco. Dans une salle dite "de la pensée française" furent groupées toutes les grandes publications de nos auteurs en renom; savants, philosophes, hommes de lettres.

Ainsi fut prouvé au public américain que la France n'a pas cessé de tenir le flambeau qui éclaire depuis si longtemps le monde. Ajoutons que toutes les publications exposées sont restées attribuées dans un but de propagande à des œuvres telles que la Maison française de San-Francisco et l'Université de Barklay.

D'autre part, le Cercle de la Librairie française a organisé, à Paris, une exposition: "La Guerre par le livre et l'image". Un millier de livres et d'estampes manifestèrent l'effort de tous, pour répandre la vérité sur les faits de la grande guerre et défendre ainsi la cause française.

Enfin, il n'est point d'occasion que la librairie française n'ait saisie pour manifester son activité. Et la plus décisive sera sans doute cette première foire du Livre qui va s'ouvrir à Lyon et où se résumera tout son effort.

En dépit de toutes les difficultés matérielles, et de la fameuse crise du papier, la vie littéraire et scientifique du pays n'a subi d'arrêts, grâce à nos éditeurs.

Comme nous le disait M. Alphonse Lemerre: "La majoration que nous subissons, du fait de la guerre, dans notre fabrication, doit être notre contribution aux Lettres françaises."

Mais il n'est pas de témoignage qui soit plus éloquent que celui porté par le Journal de la Librairie, pendant ces années 1914-1916. Feuilletons ces pages et étudions la production intellectuelle de la France, au cours de ces mois tragiques.

Crès, qui édita "Les Amours" du grand Lyrique, dans les "Maîtres du Livre", vit ce beau volume, luxueusement imprimé sur papier bleu, s'épuiser en quelques semaines... Nous attendions depuis dix ans, un bon texte de Ronsard, la guerre nous en a donné trois.

La collection fameuse des grands écrivains de la France a non seulement continué la publication des classiques du XVIIIe siècle, achevé, par exemple, la correspondance de Bossuet, mais elle a entrepris une nouvelle série pour le XVIIIe et le XIXe siècle. Elle l'a inaugurée, par une édition des "Méditations poétiques" de Lamartine, que M. Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne, a établie sur les manuscrits et les versions originales; et M. Paul Baret, a sous presse, un texte définitif de la Légende des Siècles de Victor Hugo.

Les "Mémoires d'Outre-Tombe" de Chateaubriand, ont été représentés au public par un choix excellent qu'en a fait M. Paul Gauthier. Il le salue, dans sa préface comme un des "Maîtres de l'heure". Chateaubriand, en effet, est tout vibrant de l'amour de la France, du sentiment de l'honneur et de la justice éternelle; il n'est pas de ceux qui séparent la politique de la morale et croient que le succès justifie tout. Il représente cet idéal que la France défend.

Les remarquables éditions complètes de Balzac et de Vigny, entreprises par M. Conard, se sont enrichies de volumes nouveaux. Une charmante collection de chefs-d'œuvre de littérature et d'art typographiques s'élève par des "Lettres inédites" de Vigny et les "Mémoires de Voltaire", qui font la joie des lettrés et des bibliophiles.

(A continuer.)

SI CELA VIENT DE... THE EUREKA... C'EST DU BON. Spécialité de Thés et de Cafés.

TOUS GENRES DE PORTRAITS. Convenables pour cadeaux et toutes occasions. Tableaux sacrés, et autres pour salon, salle-à-manger et antichambre.

MARX ART STORE. 221 RUE ROYALE. En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille.

F. J. BUISSON. 2212-11-16 RUE NORD LIBERTE. Tous Travaux dans le Plombage et Chauffage par la Vapeur.

E. CLAUDEL OPTICIEN. 918 RUE DU CANAL. Successeur de E. & L. Claudet. En face de la plus grande Maison Blanche.

D'Athènes à Washington

Quelques-uns ont contracté à ce point le dédain des déclamations, qu'ils ne sont que roulades de témoins parlementaires et de barytons de réunions publiques, et du verbe qui n'est que du verbe, qu'il leur arrive de prendre pour de la rhétorique la prédication d'une politique, qui, pour n'être pas dénuée de poésie et d'audace, est surtout de logique et d'énergie.

Cela s'est constaté assez souvent dans les pays latins. Cela se constate aussi dans les pays anglo-saxons, et, je le crois bien aussi, dans les pays slaves. Il y a des Grecs qui disent, sur un ton détaché, de Venizelos, des Américains, de Roosevelt, que ce sont "de beaux orateurs". Il n'est pas douteux qu'ils énoncent clairement ce qu'ils comprennent bien. Les voudrait-on bégues ou muets? Mais ce sont, d'abord et surtout, des hommes de sens et des hommes d'action.

On en est la Grèce pour n'avoir pas goûté les avis de Venizelos? Elle a cru sauvegarder à la fois son honneur et ses intérêts en l'applaudissant, et en ne le suivant pas. Elle se débat en conséquence dans une situation pire de beaucoup, à tous égards, que si elle s'était portée, avec les Anglais et nous, au secours des Serbes. Une longue mobilisation inutile a compromis autant ses finances que la guerre elle-même.

Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'une situation aussi paradoxale que celle où la Grèce s'est engagée depuis huit mois. Sa Constitution a été violée, puisque la Chambre, après une première dissolution, inopportune, mais légale, a été renvoyée pour avoir approuvé la politique que le suffrage universel lui avait donné le mandat de soutenir.

Si Périclès et si Démosthène ont déclamé, Venizelos, lui aussi, a déclamé en prêchant la guerre. Apparemment, la politique du grand homme d'Etat crétois aurait été traversée par des difficultés; elle eût connu des heures graves ou, même, sombres. Mais, on ne peut plus la combattre qu'à coups d'hypothèses, elle paraît de jour en jour plus judicieuse et plus forte.

L'autre politique, au contraire, c'est l'événement qui la condamne. Venizelos voulait la plus grande Grèce. Voici la plus petite Grèce.

La Grèce, sous le gouvernement de Venizelos, avait aux pieds les bottes de sept lieues. Elle les a déchaussées parce que leurs talons auraient fait quelque bruit sur les marbres du Panthéon. Et la voix assise, tristement, au bord du chemin où passent les armées des autres.

Le plus grand malheur qui puisse atteindre un régime, et un pays, c'est de perdre sa poésie. La poésie d'un pays, c'est ce qui fait sa force dans les âmes, à savoir l'ensemble des idées qui constituent une grande cause, provo-

quant de beaux élans, enflammant les courages, font supporter allègrement l'adversité, pour qui l'on est prêt à donner la vie, et qui obligent les adversaires eux-mêmes au respect. Il arrive qu'un peuple, fatigué de révolutions ou effrayé par les perspectives de la guerre, ne demande à son gouvernement que de satisfaire à ses besoins. Mais ce peuple même ne vit pas que de pain. La pâture plus noble dont il avait paru ne pas se soucier, il ne saurait s'en passer, et il meurt d'en manquer.

ELIXIR ALIMENTAIRE DUCRO. Soutient l'organisme sans autre nourriture. Guérit débilité et manque d'appétit. Recommandé pour la TUBERCULOSE, MALADIES INFECTUEUSES ET DE LANGUEUR, ANÉMIE, CONVALESCENCE, SÉNILITÉ et MALADIES DE L'ESTOMAC.

La Grèce a une excuse, dont ni la Belgique ni la Serbie n'ont voulu: c'est un petit pays. La République des Etats-Unis est l'un des plus grands pays du monde.

Il n'est point douteux que la conscience du président Wilson est profondément troublée. C'est un pacifiste et un juriste. Il oscille entre son amour de la paix et son culte du droit. La guerre est une terrible calamité. La violation du Droit, un grand malheur. Où est le devoir?

Le conflit des devoirs, c'est l'éternelle tragédie de la conscience. Ces deux devoirs qui s'opposent, dans quelles balances les peser? Il est redoutable de déchaîner la guerre. Il est affreux d'assister en spectateur à la violation systématique, cynique, sauvage, du droit.

Le président de la République américaine considère, alternativement, les deux faces du problème. Cet honnête homme est malheureux. Son ami de cœur, le colonel House, me l'a dit. Avant qu'il ne me l'ait dit, j'en étais certain.

Ce qui complique le problème, c'est la division de l'Amérique. Les Etats confédérés sont en deux grands, deux immenses morceaux.

Il y a l'Amérique de l'Est, qui baigne l'Atlantique, qui regarde vers l'Europe. Elle est européenne, elle est Europe. Elle vit de notre vie. Elle palpite de notre âme. Notre guerre, c'est sa guerre. Elle a tressailli de nos douleurs. Tout son cœur a été avec la Belgique. Elle a été, avec nous, sur la Marne, sur l'Yser. Matin et soir, elle est dans Verdun.

Et il y a l'Amérique de l'Ouest, qui trempe dans le Pacifique, qui regarde vers l'Asie. Celle-ci n'est pas européenne. Elle est aussi loin de l'Europe que nous le sommes de la Chine. Le Japon, l'Australie, l'intéressent autrement que l'île-de-France et les Flandres. Sa première pensée, au réveil, ce n'est pas Verdun.

Autre chose encore. Il y a une nation américaine qui a supplanté, l'Atlantique au Pacifique, la race indienne. Depuis plusieurs siècles, les races, les peuples de la vieille Europe se sont fondus, après quelques années de séjour en Amérique, au même creuset — tous, sauf un. Il y a, dans cette nation, une nation: les Germano-Américains. Un Etat dans un Etat, c'est un grave danger. Une nation dans une nation, c'est le péril mortel par excellence.

L'européenne Américaine de l'Atlantique serait partie en guerre pour la Belgique, à l'exemple, au noble exemple de l'Angleterre. Elle frémit de ne pas être partie en guerre pour la "Lusitania", pour le "Sussex". Dans sa magnifique, son inépuisable

générosité pour nos hôpitaux, pour toutes nos œuvres, il y a quelque chose comme le regret, très noble, de ne pouvoir participer à notre bataille que par son or et par sa bonté.

L'Amérique du Pacifique labour ses champs, fait paître ses troupeaux, fait fumer ses usines, additionne dans ses emplois. Tout de même, ces deux Amériques n'ont qu'un honneur, qu'un drapeau, d'abord insulté par les pirates sous-marins, ensuite bafoué par les diplomates promoteurs et meneurs.

Voilà le nœud gordien que le président Wilson cherche péniblement à dénouer. Mais plus il s'applique à le dénouer, plus les fils s'entremêlent, inextricables. Et plus il cherche à gagner du temps, attendant on ne sait quoi, plus il perd de ses forces. A supporter l'insolence des pirates américains, il provoque l'insolence des brigands de grande route mexicains. Il a, sur sa table, à côté du code des lois internationales et de la Bible, un livre d'enfant avec l'image en couleurs du nain qui tire impudemment la barbe du géant.

En effet, on n'a jamais dénoué les nœuds gordiens. On les tranche.

L'erreur capitale du gouvernement d'Athènes, c'est d'avoir sacrifié l'hellénisme à la Grèce, sans profit pour la Grèce. L'erreur capitale du gouvernement des Etats-Unis serait de sacrifier un avenir magnifique de puissance et de liberté à l'intérêt du moment, qu'il n'assurerait pas.

Ne mettons pas en cause les hommes; leurs intentions furent droites; ne regardons qu'aux faits. La Grèce a-t-elle grandi dans sa propre estime, depuis l'abandon de la Serbie? L'Amérique grandirait-elle devant le monde par l'irrévocable impunité des assassins de la "Lusitania" et du "Sussex"? Elle paraît résolue à montrer à l'Allemagne qu'elle est la même qu'aux grands jours de Washington et de Lincoln.

L. MONROSE ET FILS, Assurances en Général. Feu, Tornado, Vie, Accidents. Bureaux 512-13-14 Basse-Herbes.

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS. Exécute l'Étoile Comme Garantie. PAUL GELPI & FILS AGENTS. 227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 104. Commencé le 3 février, 1916.

Les Deux Petites

GRAND ROMAN PARISIEN

Par HENRI KEROUX

(Suite.)

Si c'est oui, éligne l'œil droit, si c'est non, vas-y de ton œil gauche. Comme ça, pas d'erreur possible. Et anxieusement, il se pencha vers le fauteuil. Le regard du duc ne bougea pas. — Ah! c'est comme ça! Serrin le malandrin exaspéré.

de son visage ne fit le moindre mouvement. Alors la colère du bourreau ne connut plus de bornes.

Au comble de l'exaspération, il bondit vers une panoplie qui se trouvait dans la chambre, en dérecha un poignard japonais à la lame pointue et tranchante, et le visage convulsé par une hideuse expression de sauvagerie, revint vers le paralytique.

— Alors, pour la troisième fois, tu refuses? rugit-il. Son bras s'est levé, menaçant et terrible; la lame homicide brille au-dessus de la tête du duc; elle va retomber. Soudain, le coquin s'arrête.

Un léger bruit vient de frapper distinctement son oreille. Baptiste, sans doute... Alors, vivement il rapproche le poignard à la panoplie, et, tendant à une autre fois l'exécution de son plan criminel, il sort de la chambre, et un instant après, il était dans la rue, descendant jusqu'à l'Étoile, puis prenant l'avenue Friedland et le boulevard Haussmann jusqu'au faubourg Saint-Honoré.

Et à cinq heures tapant à son appartement des Quatre-Coins, il se précipita vers la Môme attendue. — Où est-elle? lui demanda-t-il. Elle n'est pas là, dit-il. — Où est-elle? — En haut c'est raté, dit-il. — Où est-elle? — En bas c'est raté, dit-il. — Où est-elle? — En haut c'est raté, dit-il.

ne suffisait pas... Fallait la clef, et il s'est endormi avant de me dire où qu'elle était...

Alors, j'ai voulu faire jaspiner le duc. — Tu sais bien qu'il ne parle pas voyons! — Avec son œil... un signe... ça n'aurait suffi... mais il n'a pas voulu marcher, la vieille pratique! — Bah! après tout, ça ne sera que partie remise...

— C'est vrai, on a d'quoi boulotter en attendant. — Daniel deux mille dans le portefeuille, cinq mille à peu près que représentent les bijoux, de la grosse, on a de quoi poireauter quelque temps...

SIX — STORY. Seulement, tout ça c'est des broutilles... ça permet de boulotter, mais pas de se faire des rentes... — Ça viendra, j'te dis... Ah! à propos, bonne nouvelle... on part dans deux ou trois jours pour Montancy.

Tu m'as déjà dit. — Alors, tu comprends, ça sera plus amusant pour moi... — Pourquoi faire? — Pour aller te retrouver chaque nuit en bécané. — Mais cette perspective ne faisait pas l'affaire de la Môme... Elle était un peu mieux avec Mon Mignon, en ce moment, et gâchait beaucoup sa compagnie à celle d'Alcide... Aussi, prenait un ton d'indifférence qui ne souffrait pas de réplique.

— Toi, pour le moment, lui dit-elle, tu vas me ficher la paix. — Tu resteras bien tranquille à Montancy jusqu'à ce que Caïus pu mettre la main sur le magot.

Dit-il... pas d'ees blagues-là. — Faut qu'on te prenne au sérieux, sans ça la duchesse pourrait très bien te flanquer dehors, malgré la grosse et la vieille; c'est pas l'instant. — Tu m'eras le plaisir de demeurer ici chez toi...

De temps en temps, tous les trois ou quatre jours, j'irai te voir, ou on s'y donnera rendez-vous dans les environs du château, c'est suffisant. — On aura tout l'empire de roucouler quand nous serons riches... Et tiens! pour commencer, ce soir, tu vas me faire le plaisir de rentrer à l'hôtel de la rue de la Faisanderie.

Baptiste ne va pas dormir jusqu'à perpète... il peut avoir besoin de toi, faut que tu sois là pour ne pas lui donner de soupçons. — Allons! ouste! j'ouste-moi la fille de l'air, j'tai assez vu! — Et docile comme un enfant auquel on donnerait un ordre, Alcide s'en alla...

Il était parti depuis un quart d'heure à peine, la Môme se mit à la fenêtre. — On eût dit qu'elle guettait quelqu'un... Elle n'attendit pas longtemps. Dans la rue déserte à une heure aussi avancée de la nuit, elle entendit un bruit de pas, tandis qu'une ombre s'avavançait sur le trottoir opposé... L'ombre approchait, elle s'arrêta...

C'était Mon Mignon... — Tu peux monter, lui cria la Môme, le raseur est décamillé.

Et un instant après, il était auprès d'elle, pendant que le pseudo-Bernard regagnait précipitamment l'hôtel de M. de Salavétra.

Avec mille précautions, il monta jusqu'à l'appartement du duc. — Dans la pièce voisine de la chambre, à coucher de son maître, Baptiste dormait toujours.

Alors, tout doucement, il prit la bouteille vide, ainsi que les deux verres, et, allant aux commodes, il se coucha et ne tarda pas à s'endormir. — Quelqu'un qui fut bien étonné le lendemain, ce fut Baptiste... Tout d'abord, il se passa la main sur le front, se demandant où il était.

Puis se souvenant: — C'est cet animal de Bernard avec son vin, murmura-t-il. — Je me suis endormi comme un bébé, et je suis sûr qu'il m'a enlevé tout ce qu'il y avait de bien dans mon portefeuille... Pourvu que M. le duc n'ait pas besoin de moi, Souvenant! — Doucement, il était entré dans la pièce voisine et, sur la pointe des pieds, s'était avancé jusqu'au grand fauteuil sur lequel reposait le duc. — Terrassé par les dures émotions de la nuit, le malheureux venait de fermer les yeux. — Il dort, pensa Baptiste, rassuré. — Mais quand à son sacre vin, Bernard ne m'en offre plus, ça va me manquer en dentelle... je ne mure pas...

Et s'asseyant sur un fauteuil, il attendit tranquillement le réveil de M. de Salavétra.

Lorsqu'il s'éveilla vers huit heures, Baptiste lui demanda de ses nouvelles. — J'espère que M. le duc a passé une bonne nuit, lui dit-il... Il n'a fait qu'un somme depuis hier soir...

Mais tout à coup, il lui sembla que son maître le regardait d'une façon peu ordinaire... — Oh! oh! murmura-t-il, il n'a pas l'air content, le patron! — Ah! ça qu'est-ce qui a bien pu y avoir pendant que je dormais? — Il

Quinze jours se sont écoulés. Depuis plus d'une semaine, le duc, sa femme et Genevieve sont installés au château de Montancy. — Rien n'est hélas! changé dans l'état de M. de Salavétra...

Il ne souffra pas, mais aucune amélioration ne s'est produite, et s'il faut en croire aussi bien les médecins de Seine-et-Marne que ceux de Paris, ne se produira, hélas! jamais... Alcide est toujours le remplaçant de Baptiste, chaque soir, pendant que ce dernier va se reposer jusqu'au moment de reprendre son service auprès du paralytique... mais il a, sur les conseils de la Môme, changé complètement ses plans. — Inutile, le vol du coffre-fort. — D'abord, était-il sûr, surtout maintenant qu'ils étaient au château, d'y trouver une grosse fortune? — A continuer.